

de tact, il serait facile d'avoir une liste complète, quartier par quartier et rue par rue de tous les malheureux de la ville et de leurs besoins.

Une fois ces renseignements obtenus, — et la police pourrait les avoir facilement, — on s'occuperait des moyens propres à soulager ces misères et même à en faire disparaître une partie.

Mais, n'y pensons pas !

. L'âge de ce mendiant dont je vous parlais tout à l'heure me rappelle que je ne vous ai pas encore dit un mot de ce vieillard illustre, Chevreul, dont la France vient de célébrer le centenaire.

La fête du doyen de tous les savants du monde, a été digne du pays qui l'a vu naître.

La liste des sociétés et des collègues qui sont venus féliciter le grand chimiste, remplirait six colonnes du *Monde Illustré*.

Tout ce que la France compte de célébrités dans les lettres, dans les sciences et dans les arts a tenu à honneur d'aller saluer ce vétéran de travail.

Un journal spécial, de seize pages, *Le Centenaire de Chevreul*, a paru ce jour-là ; une représentation organisée en son honneur a eu lieu à l'Opéra ; le roi d'Italie lui a envoyé le cordon de grand croix de l'ordre de la Couronne de fer ; empereurs, rois, souverains de toutes les Puissances lui ont envoyé leurs félicitations.....

C'était splendide !

. Les pièces de vers composées en l'honneur de M. Chevreul, pour cet anniversaire, sont nombreuses, mais je ne puis que vous citer les stances de M. Emile Guiard :

Cent ans ! Il a cent ans ! Que la jeunesse en fête
Chante un air de triomphe et porte haut la tête !
Prodiguons-lui palmes et fleurs ;
Que l'exemple nous serve et qu'il nous régénère.
Son siècle est accompli, le voilà centenaire,
Le grand doyen des travailleurs !

Un siècle de travail, de longues découvertes,
N'a pu briser ce chêne aux feuilles toujours vertes,
Qui vit naître et grandir sous lui
Des générations pour la mort déjà mûres ;
Et qui nous couvre encor de ses larges ramures,
Nous, les arbrisseaux d'aujourd'hui.

Ah ! que puisse le Ciel, écoutant ma prière,
La prolonger encor cette longue carrière !
Et, si tout se compte ici-bas,
Pour que ce vieillard vive, ô marâtre Nature,
S'il te faut d'autres morts offertes en pâture,
Que ce vieillard ne meure pas !

Prends les jours de ces gens à la vie inféconde,
Qui ne savent marquer leur passage en ce monde
Que par leur instinct destructeur.
Prends leurs jours consacrés à la haine, à l'envie ;
Prends leurs jours, et fais-en une éternelle vie
Pour les Chevreul et les Pasteur !

Et maintenant, si vous voulez connaître le secret de cette jeunesse de cent ans, de cette force et de cette santé qui distinguent M. Chevreul, si vous désirez savoir ce qu'il a fait pour résoudre ce problème insoluble de ne pas connaître la vieillesse, je vous dirai tout bas qu'il a fait le contraire de ce que nous faisons.

Il n'a jamais bu que de l'eau, s'est toujours couché tôt et s'est levé à l'aube. Les excès lui ont toujours été inconnus.

Ah ! jeunes gens, vous n'aurez jamais cent ans !

Lion Leduc

LE DRAPEAU DU 14^{me}

RESPECTUEUSEMENT DÉDIÉ AU MAJOR EDMOND MALLET

C'était à Cold Harbor. Les chefs des deux armées Allaient conduire au feu leurs troupes décimées Par des combats sanglants où la faulx de la Mort Couchait sur le gazon le faible avec le fort. Nous avions affronté bien souvent la mitraille. La légère escarmouche et la grande bataille, Sans interruption, variaient à loisir Un programme peu fait pour nous laisser moisir Dans cette inaction autrefois si funeste Aux troupes d'Annibal. Les étapes, du reste, Etaient presque toujours trop longues à franchir. Pas le moindre filet d'eau pour nous rafraîchir.

Sous un soleil de plomb, la poussière brûlante Nous étouffait. La nuit, sans dresser notre tente, Nous couchions dans la boue, à la pluie et sans feu. Les plus forts n'étaient pas malades pour si peu, Mais plusieurs en mouraient et les intempéries Venaient prêter main forte au feu des batteries. Bref, chez nous les tableaux de la mortalité Etaient loin d'établir notre longévité.

.

Donc le trois juin l'an mil-huit cent soixante et quatre, Selon notre habitude, il nous fallut combattre. Ce n'était pas cela qui nous inquiétait. Mais notre bataillon seul en avant restait : Notre gauche pliant, la charge meurtrière De l'ennemi l'avait rejetée en arrière Où l'on avait construit de fragiles remparts. Pour nous, environnés, cernés de toutes parts, Nous tirions en avant, du côté des rebelles Qui, restés devant nous, à leur devoir fidèles, S'escrimaient de leur mieux pour nous exterminer. Nous étions dans le bois : comment déterminer Notre nombre ? Pour eux c'était chose impossible. Ils croyaient voir en nous un obstacle invincible. Notre feu bien nourri les tenait en arrêt ; Ils n'osaient s'avancer à travers la forêt, Ne voulant pas combattre une troupe nombreuse. Mais, de leurs compagnons la fougue impétueuse, Culbutant nos amis, nous avait contournés.

.

Groupe de tirailleurs, au poste abandonnés, Nous restions là pourtant soumis à la consigne Sachant que l'ennemi repoussant notre ligne, Nous avait enserrés dans un cercle de fer. Le bronze mugissait, faisant un bruit d'enfer ; Les boulets en sifflant s'enfonçaient dans le sable ; Des arbres s'abattaient. Ce vacarme effroyable De nos blessés couvrant les cris désespérés Se rapprochait toujours. Nous voyant entourés, Nous nous sentions perdus.

Soudain une estafette Transmis au commandant l'ordre de la retraite. Une heure avant cela, par un autre courrier, Le général avait fait dire à ce guerrier : "Retraitez à l'instant." Mais le courrier, sans doute, Sous les coups des vainqueurs dut succomber en route : On ne le revit plus. Ainsi le mouvement De recul s'opéra sans notre régiment. Des lignards réguliers c'était le quatorzième : Un brave régiment trempé dans le baptême Du feu dès le début de la guerre. Plus tard, Vingt batailles avaient orné son étendard De nombreux coups de feu reçus dans la mêlée. Ce glorieux chiffon de bannière étoilée Etais chez nous l'objet d'un culte bien fervent. Il flottait ce jour-là, caressé par le vent, Et fièrement porté par le sergent Labelle, Lequel malgré le feu d'un peloton rebelle Sut nous le conserver.

Notre porte-drapeau Ne songeait pas du tout à ménager sa peau. Il n'avait pas vingt ans, ce vétéran imberbe, Mais de son sang français il avait rougi l'herbe Des champs virginien bien avant Cold Harbor. On nous avait tué notre dernier major Et notre bataillon, depuis une semaine, Avait pour commandant un simple capitaine : Le brave McGibbon, un héros écloppé, Qui des prisons du Sud, récemment échappé, Nous était revenu plein d'ardeur et d'audace. Il nous dit : "Nous avons des rebelles en face, Tandis que, sur nos flancs, en arrière surtout, On entend crépiter des coups de feu partout. Il nous faut cependant rejoindre notre armée. La route en est peut-être en ce moment fermée. Nous allons déployer et marcher prudemment Afin d'arriver tous dans le retranchement Où le reste du corps combat depuis une heure. Pour tirer il faudrait une raison majeure, Des partis ennemis patrouillent la forêt, (J'admets que, pour ma part, je n'ai nul intérêt À me faire pincer). Si leur ligne d'attaque Se dresse devant nous, il faudra qu'on bivouaque Entre deux feux, comptant qu'un hardi coup de main De nos soldats viendra nous dégager demain, Et, si nous rencontrons une simple patrouille, Laissons-la doucement s'en retourner bredouille, Ne tirons pas un coup, car il ne faudrait pas Avoir tous les maudits rebelles sur les bras.

"Nous aurons, dispersés, une chance plus sûre D'échapper au péril ; mais, à toute aventure, Il faut prévoir le cas où l'on serait surpris. Car notre cher drapeau ne doit pas être pris. Il faut trente soldats pour lui faire une escorte. S'ils sont aussi vaillants que celui qui le porte, Nous pourrions rencontrer cinq cents diables d'enfer Et les renvoyer tous retrouver Lucifer Sans le moindre chiffon, sans la moindre parcelle De ce noble étendard qui dans ses plis recèle Les souvenirs aimés de combats glorieux Et l'emblème des droits légués par nos aïeux.

"Si nous tombions aux mains d'une troupe nombreuse, Capable d'écraser l'escorte valeureuse, Qui m'accompagnera, ne songez pas à moi : Dégagez le drapeau. Je pourrai sans émoi Prévoir mon sort fatal, (car ma jambe blessée M'empêche de courir). Heureux à la pensée Que vous aurez encore ce glorieux chiffon, Si l'ennemi me prend, je boirai jusqu'au fond La coupe qu'il réserve aux fugitifs. En somme Pour sauver l'étendard on peut bien perdre un homme D'ailleurs, le régiment saura bien me venger. Mais vous aurez aussi votre part du danger ;

Ce sera la plus belle : il faut bien du courage, Lorsqu'on est prisonnier pour affronter la rage De celui qui vous tient au bout de cent mousquets, Cependant vous fuirez. Les énormes bouquets D'arbres protégeront votre fuite. Sur trente Il en restera vingt avec moi. Qu'une entente S'établisse entre vous : ceux-là qui partiront, Emportant le drapeau, se précipiteront En courant vers l'endroit occupé par nos lignes. Donc, qu'ils sortent des rangs tous ceux qui se croient dignes De réclamer leur part des dangers à courir Et qui, pour le drapeau, n'ont pas peur de mourir."

.

Il dit, et, dans l'instant trente hommes s'avancèrent ; Sur un ordre du chef, d'autres se dispersèrent ; La garde du drapeau s'élança sur les pas De son chef qui boitait mais qui ne brouchait pas. J'en étais. Nous marchions deux à deux ; le silence N'était interrompu que par le bruit immense Des milliers de canons qui vomissaient la mort. Les arbres se tordaient et craquaient sous l'effort Des boulets, des obus et autres projectiles (Toutes inventions éminemment utiles) Cela grinçait, sifflait, éclatait dans les airs, S'enfonçait dans le bois, s'enfonçait dans les chairs, C'était assourdissant mais, à part ce vacarme, Rien du silence encor n'avait rompu le charme.

.

Tout à coup un juron près de nous retentit : "Halte-là ! Rendez-vous ? Et toi, Yanké maudit, Passe-moi ce drapeau," criait un chef rebelle En désignant du doigt notre sergent Labelle. Un regard nous prouva qu'ils étaient cent au moins. Prêts à nous fusiller, attendant néanmoins L'effet que produirait sur nous cette apostrophe. En résistant on eût hâté la catastrophe : Ces Virginiens là n'étaient pas patients ; McGibbon le savait ; il nous dit : "Mes enfants, Rendez-vous, il le faut, lutter est impossible ; Si vous restez armés, vous leur servez de cible." Les mousquets de nos mains tombèrent à l'instant : Ils pouvaient nous flamber la tête à bout portant. Nous nous trouvions là trente avec le capitaine, Pourtant, il n'en resta pas plus qu'une vingtaine.

.

Lorsqu'on avait voulu s'emparer du drapeau, D'un coup de poing Labelle avait fendu la peau D'un grand Virginiens, puis avait pris la fuite, Alors dix d'entre nous partirent à sa suite. Cent balles saluaient notre brusque départ ; Nous tuant six soldats : ils dorment quelque part De leur dernier sommeil. Quant au brave Labelle Il tomba sous le feu de l'escouade rebelle ; Le drapeau qu'il tenait à la main fut criblé Je fus saisi d'horreur, et mon regard troublé Me le fit voir gisant, pâle, ayant rendu l'âme. Or, pour exécuter en tous points le programme Qu'il était à propos de suivre, je songeais A prendre le drapeau mais, comme j'allongeais Le bras pour le saisir, ce fuyard intrépide Reprit en bondissant, cette course rapide Qui devait nous sauver, j'en étais bien certain. Je le suivais de près.

Lorsqu'au fond d'un ravin Nous sortîmes du bois, il faisait déjà sombre. Nos zouzous étaient là. Voyant sortir une ombre, Puis deux, puis trois, puis quatre, ils tirèrent sur nous Sans nous faire aucun mal. "Allons, êtes-vous fous ? Voyez cet étendard, est-ce un drapeau rebelle ?" Leur cria le sergent. Puis ce brave Labelle, S'arrêtant à mi-côte et plantant son drapeau Nous dit : "Ralliez-vous autour de ce lambeau Il est bien mutilé mais on n'a pu l'abattre." Ralliés, notre nombre était réduit à quatre : Quatre hommes échappés au feu des ennemis Rapportant l'étendard à leur garde commis.

.

On nous apprit alors qu'à très peu de distance Le brave bataillon dont nous pleurons l'absence, Réduit à cent soldats, faisait le coup de feu. Nous rejoignîmes donc ces braves. Au milieu Du bruit assourdissant de notre artillerie Ils étaient alignés près d'une batterie. Une immense clameur salua le drapeau.

.

L'adjudant McGibbon brandissait le fourreau De son sabre. Il était frère du capitaine. Il nous avait suivi n'emportant que la gaine De son glaive, resté là-bas dans la forêt. Il pleurait en songeant à son frère et jurait Qu'il ferait payer cher à l'armée ennemie Ce que, dans sa douleur, il traitait d'infamie. L'autre, un Américain, jeune sous-lieutenant, Songeant à notre exploit, était tout rayonnant Quant aux deux Canadiens : le sergent et moi-même, Nous nous flattions d'avoir, en ce péril extrême Agi d'une façon digne de nos aïeux. Si je retrace ici cet exploit glorieux, C'est que je tiens beaucoup à vous faire connaître Le nom de ce héros qu'on oubliait peut-être Or, vous ne pouvez pas oublier Cold Harbor : Vous y fûtes blessé, vous en souffrez encor. De contrôler ces faits il vous sera facile, Vous êtes un chercheur, vous êtes francophile, Et, sachant votre goût pour de pareils récits, J'ai voulu vous narrer ces détails inédits.

REMI TREMOLAT.

Stoke Centre, 4 septembre 1886.